lesoirculture@lesoirdalgerie.com

LA RUCHE DE KABYLIE 1940-1975,

Symbole d'une région active et laborieuse

Bahia Amellal a présenté son livre *La Ruche de Kabylie 1940 /1975,* en présence de son éditeur Ramdane Achab, à la Maison de la culture.

Il faut croire que La ruche, symbole d'une Kabylie très active et laborieuse, organisée, comme celle des abeilles, est encore vivante avec ses essaims pour qu'un auteur inconnu jusque-là attire autant de monde à la présentation et à la vente-dédicace de son livre. L'appellation ruche de Kabylie découle d'une observation comparative de la ruche et de la société kabyle par une sœur blanche qui venait de débarquer dans la région pour renforcer et étendre l'action des pères blancs installés dans les villages kabyles 10 ans auparavant. La ruche s'était la fin d'une époque infructueuse et le début d'une étape visant à surmonter l'échec de l'action d'évangélisation de la Kabylie par les pères blancs, échec des tentatives de conversion religieuse directe et de mixité à travers un mouvement scout.

Une étape d'observation, d'étude et d'adaptation des desseins évangélistes aux réactions et besoins de la société kabyle est inaugurée par la création d'un mouvement féminin «apolitique» visant à vaincre l'hostilité de la population et à pénétrer la société en profondeur par l'école et le dispensaire.

La Kabylie venait de sortir d'une guerre de résistance à l'invasion française qui l'avait ruinée, destructurée, vidée de sa substance, sans écoles, hormis les zaouias qui dispensaient les rudiments du Coran, sans structures de santé mais malgré la misère et les maladies qui avaient atteint des niveaux alarmants, la population demeurait digne, préférant son triste sort à la compromission avec le conquérant. C'était l'occasion pour les missionnaires d'entrer en scène pour essayer de conquérir l'âme des vaincus par l'action de bienfaisance humanitaire et scolaire, dissimulant des desseins politico-religieux tendant vers l'irréversibilité de la présence coloniale. Le choix de l'école découlait d'un constat, les Kabyles avaient soif de connaissances théoriques et pratiques, les zaouias ne suffisaient pas à leurs besoins, les pères blancs proposaient un modèle d'enseignement différent, concurrent et opposé à l'enseignement traditionnel dispensé par les zaouias, et ce, bien avant l'accès des Algériens musulmans à l'école publique.

Les missionnaires remplissaient un grand vide que l'on peut mesurer à la lecture du livre là où l'auteure retrace l'histoire de l'école en Algérie. *Avec la ruche de Kabylie,* Bahia Amellal signe aux éditions Achab, nouvellement créées, un livre qui n'a rien à avoir avec ses diplômes de magistère en biologie moléculaire et de docteur en virologie. *La Ruche de Kabylie* est une somme de recherches archivistiques et de témoignages vivants sur une tranche de l'histoire, 1873-1975, et un aspect idéologique et culturel de la conquête française face à l'autre résistance, culturelle celle-là, acharnée de cette région du pays.

A travers *La ruche,* Bahia Amellal exhume les souvenirs de plusieurs générations, rend hommage aux animatrices de la ruche de Kabylie, devenue ruche d'Algérie au lendemain de l'indépendance, dont elle met le travail manuel et intellectuel en valeur.

C'était une école qui préparait à la vie sous ses différents aspects, un îlot de tolérance et de respect de la différence, une ouverture sur le monde, une école de l'humanisme et de l'universel, diront les ex-membres de la ruche présents à la conférence.

B. T.

ALGER, UN LIEU, UNE HISTOIRE
LE CHAMP-DE-MANŒUVRES (3e partie et fin)

Les messageries de Belcourt

Photos : DR

Dans la précédente partie, nous avions souligné l'importance qu'occupait le rond-point du Champ-de-manœuvres (aujourd'hui place du 1er-Mai) par rapport aux moyens de transport en commun.

En plus de la station des lignes des tramways du CFRA (les chemins de fer sur route de l'Algérie) dont le dépôt se situait rue Sadi-Carnot (Hassiba-Ben-Bouali), près de l'Arsenal, un autre type de transport existait : les trams à chevaux des messageries de Belcourt, descendant à la fois d'omnibus (hippomobiles parisiens du XIXe siècle) et des carricolos de cagayous.

Ces trams étaient tirés par trois chevaux attelés en limonière. Un cheval de renfort conduit par un cocher guettait au bas de la côte de Mustapha qu'un véhicule en direction de Belcourt se présente.

Il aidait alors l'équipage à gravir la côte jusqu'au rond-point où le cheval était décroché. Le cocher redescendait ensuite au bas de la côte pour attendre l'arrivée du prochain véhicule.

École de parachutistes

La tour de l'école de parachutisme du Champ-de-manœuvres se dressait non loin du foyer civique. Cette tour servait à l'entraînement des troupes françaises.

Foyer civique

Le foyer civique du Champ-de-manœuvres fut construit en 1935 sur les plans de l'architecte Léon Claro (né en 1899 à Oran). Cet édifice est doté de salles de spectacles et d'expositions, d'une bibliothèque municipale, d'un conservatoire de musique et de foyers. Il est également le siège d'activités à caractère syndical.

La partie centrale du bâtiment se compose du hall central utilisé comme salle des expositions. (Il abrita, entre autres, celle de la «cité moderne» en 1936). A l'étage supérieur, se trouvent une salle des fêtes, un théâtre, un conservatoire et un musée de peinture. Quant au sous-sol, il abritait les locaux syndicaux. La décoration intérieure du foyer civique (aujourd'hui, Maison du peuple) a été faite par des peintres de l'école d'Alger comme Adrey, De Buzon, Fernez, Assus…

Les sculpteurs Paul Belmondo (le père du célèbre acteur) et Georges Beguet ont décoré le bas-relief de la façade principale. Actuellement, cet édifice est le siège de l'UGTA (Union générale des travailleurs algériens).

Sabrinal

sabrinal_lesoir@yaho.fr

LECTURES AFRICAINES : *INASSOUVIES, NOS VIES* DE FATOU DIOME

Un roman interrogateur sur le sens de la vie

Pour oublier le grand vide qui s'est installé dans son existence, elle observe de loin les locataires du bâtiment d'en face.

En 1994, âgée de 22 ans, Fatou Diome se marie avec un Alsacien rencontré à Dakar et arrive en France. Elle quittera son mari deux années plus tard, rejetée par sa belle-famille française. Elle s'inscrit à l'université de Strasbourg et poursuit des études, en dépit d'une condition de vie difficile aggravée par la mentalité des gens.

L'Afrique, c'est son rayon de soleil mais une vie quasiment insupportable. Enfant illégitime, élevée par une grand-mère jusqu'à l'âge de treize ans, elle quittera son village, ne supportant plus le regard des villageois et s'installe à Dakar avec des petits boulots harassants en perspective, comme bonne en Gambie pour payer ses études. Naîtra de cette solitude et séparation avec les siens son premier carnet, une écriture qui va la réconcilier avec elle-même, en écrivant toutes ses petites histoires. «Je ne suis pas venue à la littérature, c'est elle qui est venue à moi», écrira-t-elle plus tard.

Parmi ses lectures de chevet, Stig Dagermann, Marguerite Yourcenar, mais aussi Marivaux, Voltaire, et surtout Hemingway dont le livre *Le vieil homme et la mer* lui rappelle son grand-père qui l'emmenait à la pêche puis l'immense Senghor, son inspirateur de toujours. En 2001, Fatou Diome qui, faute de trouver un emploi, va accumuler les diplômes, publiera son premier livre *La préférence nationale,* un recueil de nouvelles, aux éditions Présence Africaine, en 2003. Elle publie son premier roman *Le ventre de l'Atlantique,* en 2004.

La chaîne française de télévision France 3 Alsace lui propose de présenter l'émission littéraire «Nuit blanche». En 2008, la jeune femme récidive avec *Inassouvies, nos vies,* aux éditions Flammarion qui raconte l'histoire de Betty, la trentaine qui vit seule dans un appartement. Pour oublier le grand vide qui s'est installé dans son existence, elle observe de loin les locataires du bâtiment d'en face : «Qu'est-ce qui différencie ou caractérise ces cubes, ces carrés, ces rectangles, ces losanges, ces cavités, toutes ces innombrables fantaisies architecturales réunies sous les vocables habitations ?» Elle tente d'imaginer leurs vies.

Un beau jour, le hasard place ces voisins sur son chemin et ce rapprochement lui permet de faire un bout de chemin avec eux. Betty découvre alors des personnalités haut en couleur, comme la vieille Félicité et son chat Tigra, qui lui permettent de retrouver le sens de la vie.

Un roman inspiré par la vie sociale en France et le triste sort des personnes du troisième âge qui vivent seules. «Elle allait s'imbiber de la vie des autres, ignorant qu'elle y serait bientôt engloutie.» Un roman tendresse mais aussi interrogateur sur le sens de la vie.

Nassira Belloula